

Patrick REBIERRE.

Voyage en Tanzanie.

Crimes organisés en Afrique.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-8487-8

© Patrick REBIERRE.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PREFACE.

L'appel de l'aventure, la beauté, l'enjeu, l'intrigue, les saveurs, les couleurs, les surprises, la trahison, le crime organisé, l'ignominie...

Autant de mots et de qualificatifs : pour définir, désigner et découvrir, pendant ce voyage en Afrique, un pays aux vastes régions naturelles où les dangers rencontrés ne sont pas forcément ceux des animaux non domestiques qui y vivent en liberté, mais ceux de quelques « bandits » qui se livrent à de la pure sauvagerie par leurs exactions criminelles.

Toutefois si vous voulez passer un séjour agréable, consacrer quelques jours à visiter les parcs et les sites naturels de la Tanzanie, il vous sera facile de programmer un safari photo grâce aux agences de voyages qui s'en sont fait une spécialité et qui sont très professionnelles.

En effet, les temps ont changé. Là où le climat, la faune et la savane sauvages étaient dangereux pour le commun des mortels, où les nuits nécessitaient des veilleurs, etc. : la nature offre aujourd'hui des paysages magnifiques où la faune et la flore prolifèrent, où la vie traverse le temps au grès des événements et où, dès le crépuscule, l'oisiveté et la fête font partie intégrante de vos soirées et de vos nuits.

De facto : personne ne refuserait d'aller y faire un tour ; personne ne déclinerait l'occasion d'y passer quelques jours et même quelques années une fois arrivée à ce que les anciens ou vieux travailleurs nomment la « retraite » et les rentiers leur « bonheur ».

Malheureusement et d'après la Genèse, Adam et Eve étaient seuls et le jardin d'Eden leur appartenait en entier. De notre temps, nous n'avons plus cette largesse, cette occasion de profiter de tout ; puisque nous ne sommes plus deux mais des milliards (entre 9 et 11 milliards en 2100).

Maintenant, l'auteur de ce livre n'est qu'un observateur qui procède à des inscriptions qui viennent retranscrire les éléments matériels et les êtres qu'il observe comme des mouvements naturels. Sous sa plume, les personnes (personnages), les groupes (ethnies), les pratiques (habitudes, us et coutumes), les paysages, les animaux, etc. deviennent des mots sur

une feuille blanche, des documents, des images, des vidéos sur un disque dur, des ondes sonores dans un dictaphone, etc.

L'auteur a pour habitude de figer ces instants passés à voyager dans une sorte de diaporama où la réalité de l'observation en est réduite à de simples chapitres et paragraphes où l'on change la forme pour la faire tenir dans la mémoire, sur un carnet, dans un dictaphone, dans une caméra, même si l'on aborde les questions fondamentales des premiers principes de l'être, du néant, de l'identité, du changement, de la causalité et de la possibilité.

Dès lors, il ne faut pas se prendre pour Aristote, Platon, Kant... ou Machiavel, car :

« Il faut savoir ce que l'on cherche, sans perdre de vue l'essentiel, mais il faut chercher plus que ce que l'on trouve. »

SOMMAIRE.

Préface :	05.
Prologue :	09.
Santa Barbara :	23.
Tanzanie et Zanzibar :	91.
Crime organisé en Afrique :	117.
L'esclavage moderne :	125.
Tanzanie :	135.
Départ :	153.
L'arrivée en Tanzanie :	159.
L'Enquête et la traque :	181.
Retour aux States :	211.
L'Épilogue :	231.
Bibliographie de l'auteur :	299.

PROLOGUE.

Je ne reviendrais pas, rassurez-vous, sur mon premier voyage aux États-Unis en 2008, où je revoyais mon ami de faculté à l'occasion d'une croisière sur le Mississippi qui me valut bien des vicissitudes et des surprises. Ni sur celui au Japon et au Canada où il m'est arrivé d'aider la police locale à résoudre des affaires criminelles qui me touchaient par leur proximité physique et sentimentale.

Cela fait presque un an que je suis de retour de notre voyage à Acapulco et sur l'île d'Ixtapa au Mexique. J'ai repris mes enquêtes comme directrice d'agence de détectives privés située à Los Angeles et à une encablure de l'immeuble où l'on trouve les bureaux de Marc ; celui que j'ai fini par épouser et avec qui je vis, désormais, aux États-Unis.

Notre fille Audrey va bientôt fêter son cinquième anniversaire et notre amie Gladys [1], l'ex-secrétaire de mon mari que nous avons récupérée après la mort de son dernier conjoint, se charge d'en être la nounou et la préceptrice attitrée (à voir ou à revoir dans mon dernier ouvrage « La Vengeance de l'espadon »).

[1]. Ah, Gladys ! Une vieille histoire qui remonte à l'année 2008.

À cette époque, le grand hall du bâtiment, qui abritait le siège et des bureaux de la firme W. & F. entre le 1er et le 32e étage d'un building qui en comporte 103, était sobre, presque austère, mais où le réceptionniste était charmant. Aujourd'hui, à grands frais de rénovation, c'est une entrée qui fait hésiter entre un palais aux dalles, comptoirs et colonnes en marbre rose et un jardin exotique aux plantes tropicales sorties tout droit du livre de la jungle.

L'ascenseur était rapide, très silencieux, mais déjà en inox.

L'hôtesse d'accueil au 18^e, là où se situaient les bureaux de Marc, sortait tout droit d'une publicité pour dentifrice, que je ne nommerais pas ici, car le sourire qu'elle nous fit en arrivant dégageait deux rangées de dents à l'émail resplendissant.

Quant à la secrétaire particulière de Marc, au bout d'un corridor au sol marbré et aux cloisons marquetées de bois exotiques, elle m'apparut sérieuse, aimable et tirée à quatre épingles dans son tailleur du siècle dernier (années 80-90).

En m'approchant, je souriais intérieurement, car elle était plus près de la retraite que de la classe biberon.

Elle salua son jeune patron...

Non ! Pardon ! Elle lui avait fait la bise.

– « Je te présente Gladys, Hela. C'est la plus dévouée et la plus érudite secrétaire de tout l'immeuble, me dira Marc après s'être dégagé de l'étreinte affectueuse.

– Ne l'écoutez pas, jeune dame ! Ce garnement est incorrigible pour flatter la gent féminine, mais il est intransigeant quand il s'agit d'affaires.

– Enchantée, Gladys ! Moi ! C'est Helena.

– Française ? Ça y est ! J'y suis ! Vous êtes la petite Française qui est tombée dans le coma à Memphis. C'est moi qui ai pris la communication nous annonçant votre chute accidentelle. Je n'ai jamais eu Marc, au bout du fil, aussi énervé et fébrile quand je l'ai appelé à Montréal. Tel un illuminé, il m'ordonna de lui prendre un billet d'avion pour Memphis pour avant-hier ou l'avant-veille. J'en ai tout de suite conclu qu'il tenait particulièrement à vous... Vous ne pouvez pas savoir comme cela me fait plaisir ! Mon premier mari était...

– Breton ! Un capitaine au long cours et un terrible séducteur, la coupera Marc. Si Gladys commence par te raconter sa vie, c'est : d'une part, qu'elle t'a à la bonne et, d'un autre côté, parce qu'elle est contente que je sois de retour. Tu vas le remarquer ! Dans mon bureau, il y aura un magnifique bouquet de fleurs fraîches, qu'elle aura fait livrer dès son arrivée ce matin. N'est-ce pas, Maman ? » plaisanta-t-il ; avant qu'il ne prenne la pile de courrier qui reposait sur le bureau en acajou et dans une panière des années folles.

J'ai tout de suite adoré cette femme et le style rococo des lieux, qui juraient avec les appareils tels que l'ordinateur, le standard téléphonique et la photocopieuse, entre autres choses, que nous qualifierions de totalement archaïques ou de vétustes aujourd'hui.

Voilà pourquoi, après toutes ces années, Gladys fait maintenant partie de notre vie, ayant perdu son dernier mari en 2013 ou 2014 (?). Je crois que je ne lui ai jamais demandé la date !

En 2019 et à plus de 76 ans, Gladys avait retrouvé toute sa ferveur d'antan et son teint de jeune fille au contact de notre fille Audrey, qui l'a tout de suite acceptée comme sa troisième mamie.

Commençons...

En ce samedi matin du 25 février 2023, Shirley, ma secrétaire et ma collaboratrice d'agence, me signale la présence d'un couple dont le récit, qu'ils allaient me livrer dans la demi-heure qui suivit, me fit presque perdre mon sang-froid...

La femme, une Américaine aux environs de la trentaine, rousse, comme moi, et un bel homme nettement plus âgé, la cinquantaine bien tassée, cheveux grisonnants, posèrent leurs fesses dans les deux fauteuils de mon bureau après que Shirley les ait priés d'entrer.

Voici leur histoire :

Presque cinq mois : c'est le temps qui s'écoula depuis la disparition de leur unique enfant, une adolescente de 15 ans. C'était tout à fait le genre d'affaires que mon agence a rarement l'occasion de traiter, sinon avec une étroite collaboration avec la police locale, le *National Center for Missing and Exploited Children* (NCMEC)¹, voire le FBI.

Cependant, là où l'histoire se corse, c'est que cette disparition faisait suite à un enlèvement lors d'un voyage en Afrique où ils étaient partis, avec leur fille et un couple d'amis, faire un safari photo dans la brousse et la savane tanzaniennes.

Pendant quatre mois, ni les autorités locales, police, armée, consulat américain ne réussirent à retrouver la trace de la jeune fille et ni Roy ni Julia — c'est leur prénom — n'eurent de nouvelle de leur enfant.

Ils habitaient San Francisco et c'est un de leurs amis qui les conseilla de venir solliciter nos services à Los Angeles. Je savais la réputation qu'Harry, l'ancien patron des lieux, avait gagnée en plus de vingt années d'exercice et, d'ailleurs, je ne cessais de le remercier depuis que j'avais pris la suite et la direction de cette agence.

Après avoir fait deux allers-retours en Tanzanie, depuis la disparition de leur fille Lana, ils ne savaient plus à qui s'adresser pour venir à leur secours et retrouver leur enfant, qu'ils savaient vivante puisqu'une demande de rançon, avec l'appui d'une vidéo, venait de leur parvenir par la voie postale une semaine avant que je les aie en face de moi. Bien évidemment, je comprenais leur terrible désarroi, mais je restais dans l'expectative d'une attente de leur part, car les faits s'étaient passés à l'étranger et nos prérogatives ne pouvaient s'exercer que sur le territoire américain et plus spécifiquement dans l'État de Californie.

¹ Une organisation non lucrative fondée en 1984 par le Congrès des États-Unis. Le NCMEC s'occupe d'affaires d'enfants disparus ou exploités, depuis la petite enfance jusqu'aux jeunes adultes de vingt ans.

Cependant, ce qui devait arriver arriva et, avant qu'ils ne me donnent tous les détails de cette terrible mésaventure, leur demande n'admettait aucun refus. Enfin, c'est mon cœur de mère qui parla... Je leur fis comprendre qu'il m'était presque impossible d'enquêter à l'étranger. Mais, en y réfléchissant bien et en un temps record, l'on pouvait trouver une solution pour mener des recherches et éventuellement le rapatriement de Lana aux *States* (aux USA), en envisageant un cadre plutôt touristique que professionnel pour ne pas trop attirer l'attention des autorités locales.

– « Ah bon ! C'est réalisable, madame ! me dit Roy, le père, avant d'afficher un léger sourire en se tournant vers sa femme.

– Appelez-moi Helena, cher monsieur ! » lui dis-je, avant de répondre un timide « oui » du bord des lèvres.

Tout en regardant le faciès de mes futurs clients, devenus plus sereins, plus lumineux, je réfléchissais intérieurement et rapidement au dispositif et à l'organisation d'un voyage en Tanzanie ; ce qui nous permettrait de répondre aux attentes de ce couple en désespoir.

Mais il fallait d'abord que j'en parle à Marc, peut-être à Harry, tout en oubliant mon équipe de fins limiers. Car, si l'on voulait que cela restât discret, il fallait que mes détectives prennent ce départ en Afrique de leur directrice et de son mari comme un autre voyage d'agrément à l'étranger, dont ils gardaient en mémoire celui du Mexique où ils apprirent le désagrément de leur ancien patron à notre retour (référence dans mon dernier livre « La vengeance de l'espadon »).

– « Bien ! Si vous voulez nous laisser vos coordonnées et quelques renseignements plus confidentiels, je vais vous demander de rejoindre ma secrétaire, qui vous fera remplir un questionnaire. Ensuite, vous revenez me voir et nous discuterons des conditions de travail de l'agence, du contrat que nous aurons à signer et de la fourchette financière si vous acceptez les termes de notre intervention. Mais, comme j'ai besoin d'en parler à mon mari, j'envisage que nous nous revoyions un peu plus tard dans son cabinet d'avocats, où nous serons plus tranquilles pour que je vous explique à quoi je pense ! » leur dis-je en les invitant à rejoindre Shirley pour officialiser leur demande.

Ils se regardèrent et, en quelques secondes, le visage éclairé d'espoir, ils se levèrent de concert pour rejoindre le bureau en face du mien et répondre aux sollicitations de ma secrétaire.

– « Merci beaucoup madame Helena ! dira la jeune femme, dont un joli sourire venait de remplacer son air désespéré qu'elle avait en s'asseyant en face de moi jusqu'à ce que je lui fasse entrevoir une possible solution pour lui ramener sa fille à la maison.

– Non, Julia ! Vous nous remercieriez quand nous aurons réussi à vous ramener votre fille ! », lui répondis-je en les regardant sortir de mon bureau, main dans la main.

Je me rassis dans mon fauteuil et, deux minutes plus tard, je réussis à avoir Marc au téléphone... malgré son planning chargé.

– « Peut-on se retrouver au *Cheesecake Factory* [2] pour déjeuner, mon chéri ? lui demandais-je, d'entrée de jeu, avant de lui confier le contenu de mon appel.

– Attends, Hela chérie ! Je consulte mon agenda et te rappelle dans la foulée ! me répondit Marc, avant de me préciser qu'il avait un énième client assis en face de lui.

– D'accord, Marc ! Je vais patienter, mon amour ! » lui dis-je, avant de couper la communication.

[2]. *Cheesecake Factory* était notre restaurant favori où nous allions manger quand nos emplois du temps nous le permettaient. Il se situait sur N Beverly Dr à Beverly Hills, à mi-chemin de nos bureaux respectifs. Le patron, devenu un ami de Marc depuis que sa firme de New York l'avait nommé responsable de leur cabinet à Los Angeles, avait toujours une place pour nous et nos amis, à toute heure de la journée et jusqu'à très tard en soirée si le besoin s'en faisait sentir.

En attendant qu'il me rappelle, je continuais de réfléchir sur cette histoire de disparition, devenue un kidnapping d'après les informations que venait de me livrer le couple, Roy et Julia, pour établir un plan d'action qui nous amènerait à retrouver l'adolescente — en bonne santé et sans aucune trace de violences d'aucune sorte — avant de revenir aux États-Unis avec elle comme bagage prioritaire.

J'en étais tout juste à échafauder mon plan quand Whitney, notre standardiste, me prévient que j'ai Marc sur la 2. Cette fille, dont j'avais retenu sa candidature après le départ de celle qui occupait ce poste au temps où Harry en était le patron, avait un autre prénom, Ella. Mais nous l'avions rebaptisée Whitney à cause de sa plastique et de sa ressemblance avec la splendide et merveilleuse chanteuse, actrice, productrice de musique et mannequin qu'était Whitney Houston avant sa disparition en 2012 à Beverly Hills. À cette époque, Marc était encore à New York, mais lorsqu'il voulut rendre un hommage personnel à sa chanteuse favorite en se rendant à ses obsèques, qui eurent lieu le 18 février 2012 à Newark (ville située dans le comté d'Essex, qui fait partie de la banlieue de New York), il lui fut notifié que la famille souhaitait une cérémonie

privée [3]. Ce n'est que le surlendemain, après l'inhumation, qu'il put se rendre au *Fairview Cemetery* de Westfield (New Jersey) pour y déposer une gerbe de fleurs sur le caveau familial où repose son père, John Russel Houston Jr. et, depuis 2015, autre tragédie, sa petite fille Bobbi, la fille et l'unique enfant de Whitney.

[3]. Cette cérémonie religieuse se fit en présence de sa cousine Dionne Warwick, maîtresse de cérémonie, d'Alicia Keys, de Stevie Wonder et de l'acteur Kevin Costner. Une seule caméra fut autorisée à filmer l'intégralité des obsèques, placées sous le signe du gospel. Les proches de la diva lui rendirent un ultime hommage durant près de quatre heures. Le chanteur et auteur-compositeur Robert Sylvester Kelly interpréta « I look to You » et Alicia Keys « Send me an Angel ». À la fin de la cérémonie, le cercueil de la chanteuse quitta l'église sur la chanson « I Will Always Love You », interprétée par Whitney Houston elle-même, suivi par sa mère, Emily Cissy Houston et sa fille Bobbi Kristina Brown, dont cette dernière suivra le triste destin de sa mère, avec les mêmes circonstances qu'elle : le 31 janvier 2015, elle est retrouvée inconsciente dans sa baignoire, sous overdose. Elle sera plongée dans un profond coma pendant six mois, mais elle mourra de son overdose, et d'une pneumonie, le 26 juillet 2015 à l'âge de 22 ans.

Dix minutes plus tard, après que Marc m'eût confirmé sa disponibilité pour déjeuner ensemble, le couple Johnson revient me trouver...

– « Roy et Julia ! J'ai eu mon mari au téléphone et nous avons convenu de déjeuner ensemble pour évoquer votre situation. La manière dont nous pourrions nous organiser. Celle à trouver la meilleure solution afin de vous satisfaire dans l'épilogue de cette inhumaine aventure que vous avez subie en Tanzanie. Cependant, avant de vous faire part de notre décision définitive et de l'organisation complète d'un départ pour ce pays d'Afrique, je tiens à vous assurer de ma réponse, lors de notre prochain rendez-vous [...]

– Oui ! Mais quand, madame Helena ? me demanda Roy, tout excité à l'idée de revoir sa fille alors que je n'avais pas encore dit quoi que ce soit sur ce présumé voyage en Tanzanie ni sur ceux qui m'accompagneraient.

– Au mieux, dans deux ou trois jours ! Quand j'aurai bien planifié notre plan d'action et tous les moyens pour le réaliser dans les meilleures conditions, cher monsieur.

– D'accord ! convint sa femme, avant de me demander s'ils feraient partie du voyage.

– J’ai peur que vous restiez en liaison avec moi et mon équipe depuis chez vous, vu que votre présence ferait, me semble-t-il, non, j’en suis sûre, capoter notre enquête sur place et nos déplacements dans ce pays. Si je tiens compte de ce que vous m’avez déjà dit, les autorités locales et notre ambassadeur américain à Dar es Salam, un nommé Donald John Wright, et d’autres personnes comme vos guides et vos logeurs vous connaissent pour avoir incidemment perdu de vue votre fille Lana. Me tromperais-je, Julia ?

– Pas tout à fait, sauf en ce qui concerne l’ambassadeur. Car, lors de notre dernier appel téléphonique là-bas, le secrétaire d’ambassade nous a dit qu’un nouvel ambassadeur allait prendre ses fonctions à partir du lundi 27, c’est-à-dire après-demain. Il se nomme M. Michael Battle ! me répond Julia ; avant que son mari intervienne...

– Oui ! Vous avez certainement raison, madame Helena ! Il vaut mieux que nous ne vous embarrassions pas par notre présence qui, au demeurant, poserait problème.

– Bien ! Alors on se revoit, disons après-demain, pour mettre tout cela au point ! leur dis-je en me levant pour leur serrer la main et leur dire au revoir. Je vous contacte très vite. Je vois que Shirley a enregistré vos coordonnées téléphoniques et courriels sur le formulaire de notre logiciel. Mais, attendez ! Dans quel hôtel êtes-vous descendu ?

– Nous n’avons pas encore réfléchi où loger pendant notre séjour à Los Angeles, car nous ne savions pas si notre problématique situation allait être retenue par votre agence, Helena ! me dira Roy, aussi désœuvré qu’un sans domicile fixe qui coucherait dehors.

– D’accord ! Je vois ! Mais que diriez-vous si je vous proposais, après que j’ai eu l’accord de mon mari, d’attendre notre réponse chez moi, chez nous, à Santa Barbara, les trois jours suivants ce premier entretien ? Vous aurez ainsi tout le temps de me raconter ce qui s’est effectivement passé et dans les moindres détails lors de ce safari-photo dans les différents endroits de la savane tanzanienne.

– Bien ! C’est très gentil, mais j’ai peur que nous n’ayons pas emporté assez de vêtements de rechange avec nous pour rester quelques jours de plus à Los Angeles.

– Que nenni ! répondis-je à la jeune femme. Levez-vous pour que je voie quelque chose ! »

Je me levais à mon tour, faisant le tour de mon bureau pour me placer, dos contre dos avec Julia, afin de comparer nos corps et leur hauteur.

– « Quand pensez-vous, Roy ? Votre adorable femme, avec quelques centimètres en plus, pourrait se faire passer pour moi. N’est-ce pas ?

– À vrai dire Helena, si je ne connaissais pas ma femme par cœur, vous pourriez presque me bluffer à cause de vos chevelures rousses et de vos courbes presque semblables.

– Ah bon ! Tu trouves que nous nous ressemblons ! intervint Julia en collant son dos contre le mien.

– Hum ! Je voulais juste dire que vos splendides silhouettes peuvent s’habiller des mêmes tenues, à première vue !

– Flagorneur ! Si je ne te savais pas aussi amoureux de moi, tu serais prêt à m’échanger avec madame !

– Doucement, chère Julia ! dis-je. Le but n’était pas de comparer nos courbes et nos tailles, après quoi votre mari envisagerait un choix. Mais bien pour voir si ma garde-robe conviendrait à votre personne.

– Je plaisantais ! nous dira madame Johnson, en réponse à son mari.

– Très bien, chérie ! Mais qu’en est-il de moi ? Je ne crois pas que monsieur Marc, le mari de madame Helena, est la même silhouette que moi. Je le vois plutôt svelte et un peu plus jeune.

– Détrompez-vous, Roy ! Il vient de prendre quelques kilos et il s’approche à grands pas de votre âge, avec la cinquantaine à portée de mains (demain). Et je crois voir que vous faites presque le même poids et la même taille.

– Ça me fait plaisir, ce que vous me dites, Helena. Je dois peut-être cela à mon activité sportive dominicale qui consiste à pratiquer le squash à mon club de San Francisco et quelques kilomètres de natation dans notre piscine lors de mes temps libres.

– Alors là, Roy ! Vous venez d’évoquer quelque chose dont j’ai perdu l’assiduité. Parce que, voyez-vous, avant de venir aux States, je vivais en France, et mon sport favori était le squash. Une activité que je pratiquais trois fois par semaine après avoir quitté mon tribunal de Nanterre et avant de rentrer à mon appartement situé avenue Henri Martin à Paris.

– Superbe ! Cela nous fait quelque chose en commun, sans aller dans les pensées de ma femme Julia, railla Roy en s’adressant à elle.

– Idiot ! Je n’ai rien pensé ni envisagé quoi que ce soit ! lui dira Julia avant de me demander si j’étais d’origine française et comment j’avais atterri à Los Angeles.

– Oh ! Ceci est une longue histoire dont je me ferai plaisir à vous raconter, si vous venez chez moi, dès ce soir, ma chère !

– Qu’en penses-tu, Roy ? L’on accepte cette invitation ou non !

– Attendez de me donner votre accord avant que j’en parle à Marc. Je vous donne la réponse par SMS dès que j’en ai discuté avec lui et... disons vers les trois heures de l’après-midi. Cela vous convient-il ?

– Parfait ! Et merci de cette proposition surprenante. Ce n'est pas tous les jours que nous rencontrons une personne aussi conviviale que vous, Helena ! me dit Roy, entraînant sa femme vers la sortie en y ajoutant une sympathique tape sur la fesse gauche.

– Ah ! Avant que vous partiez, voici notre carte professionnelle et voici mon numéro de portable personnel au cas où vous auriez une urgence », dis-je en leur tendant deux bostols.

Ils disparurent derrière la porte vitrée de mon bureau et je rappelais Marc pour lui dire que je serai au Cheesecake Factory vers les 13 heures.

Mon prochain rendez-vous, effectif sur mon agenda, concernait une dame d'un âge avancé qui s'inquiétait pour sa sécurité, ayant été visitée en son absence de deux jours par des cambrioleurs et dont le larcin avait eu pour conséquence la mort de son chien, un bulldog anglais, qu'elle retrouva pendu dans son garage lorsque son chauffeur et majordome eut garé la voiture, la Bentley Bentayga de 2016 au prix exorbitant de plus de 200 000 dollars. Ceci juste avant qu'elle ne découvre l'autre étendue des dégâts, entre le vol des bijoux et quelques toiles de peintres cotés, comme cette peinture de Christopher Wool ou cette photographie de Richard Prince, qu'elle avait eu la chance de se procurer pour la modique somme de 380 000 \$ en 1999 [Untitled (Fool), chez Christie's, New York] pour le premier, et pour 9500 dollars en 1998 [Untitled (from the U.S.)] pour le second. L'estimation totale du vol, dont elle venait de me remettre le rapport des experts de son assurance, s'élevait à presque deux millions de dollars dans sa totalité.

De quoi affoler la vieille dame, qui avait investi, ou plus exactement son mari, soi-disant décédé de la covid-19 (mentionnée sur le certificat de décès délivré au *Martin Luther King Jr. Community Hospital* de Los Angeles) en septembre 2020.

Malgré les quatre caméras de surveillance, une alarme sophistiquée et la présence d'un couple de domestiques qui logeait dans le pavillon secondaire, les malfrats avaient réussi leur coup et étaient repartis, dans la nuit du samedi 28 au dimanche 29 janvier, avec leur butin et en l'espace d'à peine une heure, ayant neutralisé le système qui avertissait une société chargée de la protection des lieux.

En apprenant la mort de son chien, je supposais que ce dernier avait dû les gêner dans leur progression. *Because*, en visionnant la vidéo où apparaissaient trois types cagoulés, l'un d'eux s'en était saisi pour le traîner vers la porte intérieure, celle qui permet d'accéder au garage, à dessein de l'occire par pendaison.

Au-delà de toute considération personnelle ou de toute sensiblerie, comme j'avais pu en avoir avec mes clients précédents, dont mon nouveau métier m'interdisait tout ressenti, j'écoutais la brave dame et lui dis que mon équipe de détectives allait s'occuper à chercher et retrouver ces gangsters, maintenant et pendant mon absence, et éventuellement une grande partie du butin dérobé.

– « Vous partez, jeune fille ! me dit-elle d'un air renfrogné. Je comptais sur vous pour m'aider à récupérer les œuvres volées, quelques bijoux, mais surtout pour faire arrêter ces types afin qu'ils soient accusés de meurtre pour avoir pendu mon chien à une poutre de mon garage.

– Je suis désolée, madame Rockwell, mais je dois mener une enquête bien loin d'ici et je ne pense pas être de retour tant que celle-ci soit résolue ou, pour le moins, bien avancée.

– Appelez-moi Christina, chère enfant ! J'avais mis tous mes espoirs en vous, car votre agence me paraissait la meilleure pour ce genre d'affaires. D'ailleurs, votre ancienne réputation de magistrate comme procureur de la République, en France, m'a été rapportée par bon nombre de mes amis, alors que je connaissais déjà celle de votre prédécesseur, Harry Cordemans, dont j'avais eu l'occasion de croiser le bonhomme lors d'une soirée privée dans la villa du regretté Peter Falk (l'ex-lieutenant Columbo dans la série du même nom) située sur *N. Roxbury Drive* il y a quelques années de cela. En 2008 ou 2009, je crois !

– Quelle mémoire, Christina ! Vous vous souvenez avoir croisé Harry il y a une quinzaine d'années. Puis-je vous confier certains de mes souvenirs, que j'ai tendance à oublier depuis que je suis ici, en cette belle Californie, afin que vous me les rapportiez plus tard ?

– Alors, dépêchez-vous, jeune femme ! Car je n'en ai plus pour longtemps à pouvoir respirer les fragrances de mon jardin botanique et à contempler le coucher de soleil sur la baie de Santa Monica depuis la terrasse de ma maison.

– Allons donc, Christina ! Je vois bien que vos yeux pétillent encore de vie et que votre tête, vous venez de le prouver, est aux antipodes des conséquences engendrées par Alzheimer, nom d'un neurologue allemand qui a donné son nom à la maladie en 1906.

– Bravo pour votre érudition, jeune fille, mais je n'ai pas l'intention de me laisser faire par tout ce sac de neurones qui électrisent mon cerveau depuis 85 ans.

– Tant mieux ! dis-je. Maintenant, je vous propose de revenir à nos moutons et il est possible, avant mon départ à l'étranger, que je commence notre enquête sur votre affaire dès demain, car je n'ai pas

encore fixé la date. Cela dépend de beaucoup de facteurs indépendants de ma volonté et j'aurai donc plaisir à vous rendre service rapidement.

– Superbe, ma chère ! ajouta madame Rockwell, avant d'extraire facilement ses fesses du confortable fauteuil que je laissais à la disposition des clients, dans mon bureau, ou de ceux qui trônaient dans le hall d'entrée de l'agence.

– Ah ! Christina ! Vous est-il possible de bien vouloir voir avec Shirley, la porte en face de la mienne, pour les premiers frais ?

– Je vois que vous ne perdez pas le nord, jeune femme ! Un chèque de 2000 dollars vous conviendra-t-il pour commencer votre enquête et m'apporter quelques éléments de réponse à mes interrogations, et puis un certain degré de soulagement ?

– C'est parfait, madame Rockwell. Je réunis deux détectives, avec moi, dès cet après-midi, et nous commençons nos investigations dans la foulée. J'espère élucider votre affaire avant mon départ. Et, si je n'y arrive pas, dès mon retour, je vous garantis qu'on va les trouver et les attraper ces salopards.

– Sinon ? me demanda la vieille dame en s'arrêtant net, se retournant avant de franchir le seuil de la porte de mon bureau.

– Sinon, je vous rembourse 75 % des émoluments que vous aura coûté notre enquête.

– Je prends et signe tout de suite », me répondit Christina, un large sourire égayant son frêle visage flétri par le poids des années, mais dont certains traits étaient restés sans distorsion, singulièrement au niveau du coup, des joues et des paupières.

Une main chirurgicale et quelques injections de produits miraculeux étaient peut-être passées par là ? pensais-je en la regardant partir.

Mince ! Il était déjà midi trente et je n'avais toujours pas appelé Harry, dont je comptais bien qu'il se joigne à nous pour le déjeuner au restaurant Cheesecake Factory.

Je composais son numéro de portable et...

– « Allo, fillette ! Que me vaut l'honneur de cet appel ? Attends ! Laisse-moi deviner ! Tu as besoin de mes services !

– Oui, vieux griot ! Une affaire délicate, qui nécessite ton savoir-faire d'ancien agent spécial de la DEA (*Drug Enforcement Administration*) quand tu travaillais pour elle dans les années 90 (1990).

– OK ! On se retrouve chez John, le patron du Cheesecake Factory, comme d'habitude !

– Si tu n'as pas d'autres obligations, c'est parfait, Harry !

– Bien ! À tout de suite, alors ! »

« Je raccrochais » (vieuse expression en parlant du téléphone que l'on reposait sur son socle ou que l'on accrochait sur le côté de l'appareil dans les cabines publiques pour couper la communication). Aujourd'hui, l'on arrête la communication en appuyant sur une simple touche.

Après être descendue de voiture, j'ai rejoint le restaurant, sous une pluie battante — 11 °C, vent SE de 26 km/h, 96 % d'humidité à Los Angeles —, où je me suis assise à notre table habituelle en attendant que les deux hommes de ma nouvelle vie fassent leur apparition.

John, le patron, a apporté deux verres de rosé californien sur la table, où il me tient compagnie depuis dix minutes. Quand, depuis ma place, j'aperçois la forte silhouette d'Harry qui, comme à son habitude, une fois qu'il a franchi le seuil de l'établissement, commence par embrasser les deux serveuses avant de nous rejoindre et de balancer une franche mais amicale claque sur l'épaule gauche de John.

– « Ça baigne mon pot ? lui demande Harry, avant de venir me faire un sympathique bec sur la commissure de la bouche.

– C'est dehors que ça baigne mon vieux ! lui rétorque John en tournant sa tête vers la baie vitrée de son restaurant. Je te sers quoi comme apéro, petit père, avant que notre "avocat" (en parlant de Marc) arrive pour semer le doute ? ajoute-t-il.

– Une téquila fera l'affaire. Ce type de temps me donne l'envie de me réchauffer l'intérieur du corps plutôt que l'extérieur.

– Pour l'extérieur, je te fais confiance. Tu as bien une petite copine, comme celle de l'an dernier [...]

– Arrête tes conneries, jeune homme ! Tu sais bien ce qui m'est arrivé avec la belle Rita lorsque notre équipe de globe-trotteurs est revenue de son séjour à Acapulco et sur la petite île d'Ixtapa.

– Oui ! Ne remue pas le couteau dans la plaie, John ! Je pense qu'Harry gardera les séquelles de ce traumatisme amoureux jusqu'à la fin de sa vie ! intervins-je, lui faisant les gros yeux pour qu'il n'insiste pas davantage sur ce terrain glissant.

– Écoute Helena, jeune bipède ! Et ne me parle pas ou n'évoque plus jamais le nom de cette femme devant moi ».

Nous en étions là, lorsque Marc se pointe, tout aussi mouillé que moi à mon arrivée, et assène à son tour une magistrale claque sur l'épaule droite, ce coup-ci, de John.

– « Vous n'en avez pas marre, les mecs, de me frapper chaque fois que vous arrivez dans mon restaurant !

Voyage en Tanzanie.

– Cela n’arriverait pas si tu arrêtais de nous tourner le dos, John ! dirent ensemble les deux hommes avant de s’asseoir ; à ma gauche pour Marc et à côté du restaurateur pour Harry.

– OK ! Je vois ! Je vous fais servir le menu du jour, mes amis, puis je retourne en cuisine pour ne pas avoir à subir vos quolibets et d’autres manifestations désagréables.

– C’est cela John ! Va travailler au lieu de tenir la jambe à ma femme en mon absence ! » lui dit Marc en me faisant à son tour un bec sur la bouche, beaucoup plus prononcé que celui d’Harry il y a cinq minutes.

Rosa, la mignonne serveuse d’origine mexicaine, vient porter le verre de téquila à Harry, tandis que Marc lui demande sa bière favorite, une *Wanderer* (une DIPA — il s’agit d’une IPA plus alcoolisée, avec un degré alcoolique supérieur à 8. Généralement, les DIPA sont plus houblonnées et plus amères) de la brasserie *Whalers Brewing Company* située à Kingstown (dans le Maryland), côte est des États-Unis.

Une fois que nous sommes seuls, Marc me demande...

– « Pourquoi ou pour quelle raison tenais-tu tant à nous retrouver chez John pour déjeuner, Hela ? Alors que le samedi est habituellement une journée où nous avons tellement à faire avant de rentrer chez nous à Santa Barbara, que c’est souvent un sandwich, mangé sur le pouce, notre repas de la mi-journée.

– Attendez, les hommes ! Je finis mon verre de rosé et je vous parle de mon affaire qui, si vous êtes d’accord, pourrait bien devenir la nôtre !

– D’accord ! me dit Harry. Vas-y ! Nous t’écoutons, ma chérie ! »

Une heure plus tard, petite entrée, plat de résistance, dessert et café emmagasinés dans l’estomac, nous quitions le restaurant en ayant décidé d’approfondir cette idée de super voyage et d’enquête, à des milliers de kilomètres de la Californie, en Tanzanie, avec le couple Johnson, dont Marc approuva mon idée d’hébergement pour quelques jours, chez nous, en notre propriété de Santa Barbara.

Harry, de son côté et avant de reprendre sa voiture, me dira que son week-end est retenu, mais qu’il sera, lundi soir, à la maison pour discuter de ce projet d’enquête et, surtout, pour questionner le couple, Julia et Roy, sur leur aventure cauchemardesque.

C’est ainsi que j’appelais les Johnson, comme prévu, en rentrant à l’agence pour leur dire qu’ils passeraient quelques jours chez nous, chez moi, à Santa Barbara.

– « Heu ! C’est que l’on avait prévu de rentrer à San Francisco par le vol de nuit et nous sommes dépourvus de tout bagage pour rester plus longtemps à Los Angeles, me répondra Roy.

Patrick Rebierre.

– Prenez votre temps et allez faire un tour dans l'un des nombreux centres commerciaux. Vous y trouverez tout ce dont vous avez besoin pour passer deux ou trois jours chez moi ! lui dis-je. Avant que je suggère de ne pas oublier à changer la date de retour de leur vol pour le mercredi 1^{er} mars ou le jeudi 2.

– Bon ! Merci Helena ! À tout à l'heure, alors !

– À plus tard Roy ! ».

SANTA BARBARA.

En cette fin de semaine, avant d'embarquer dans ma voiture Julia et Roy, j'avais organisé une petite réunion avec deux de mes détectives pour commencer à enquêter sur le cambriolage et le « meurtre » du chien, qui avaient eu lieu à la maison de madame Rockwell. Je lui avais promis de m'occuper de cette affaire avant mon éventuel départ.

Il est 18 heures lorsque le couple Johnson entre dans l'agence...

Ils ont avec eux une valise à roulettes de grande taille, dont je suppose qu'ils ont fait l'achat dans l'un des dix meilleurs centres commerciaux de Los Angeles, tel que le *Westfield Century City*, qui est situé au cœur de la ville. Ce centre commercial impressionne par son immense salle de restauration gastronomique, ses innombrables boutiques haut de gamme et grand public et son propre espace événementiel extérieur, nommé The Terrace. Pour faire le plein d'énergie avant un shopping, vous aurez également un vaste choix de restaurants. Le « Shake Shack » est parfait pour un copieux hamburger-frites, tandis que la « Colombe » sert un savoureux café revigorant.

Bref ! Ne nous attardons pas trop sur Los Angeles, ses commerces, et surtout les boutiques de luxe de Rodeo Drive à Beverly Hills.

Ils me confirmeront leurs emplettes, des habits et tout le nécessaire pour la toilette, durant le parcours qui nous fait emprunter la route nationale 101, sur 95 miles (153 km), pendant 1 h 20 à 1 h 45 selon la circulation du moment, car la route est souvent saturée par les départs en week-end des milliers de personnes qui rejoignent leurs maisons, pour la plupart des résidences secondaires, après avoir travaillé toute la semaine sur Los Angeles, San Diego ou encore Lancaster.

Nous longeons le bord de l'océan Pacifique à partir de Ventura et de la baie de Pierpont. Cette dernière est réputée, car fréquentée par les véliplanchistes pour son vent et ses grosses vagues, jusqu'à ce que Santa Barbara [1] nous ouvre ses bras.

[1]. Nichée entre les montagnes de Santa Ynez (point culminant au Cumbre Peak à 1218 m) et l'océan Pacifique sur la côte centrale de la Californie, au nord de Los Angeles, Santa Barbara offre un point de vue exceptionnel sur l'océan et se distingue par son architecture hispanique. Ses toits de tuiles rouges se détachent sur des collines verdoyantes, dont les pentes s'adoucissent peu à peu pour laisser place à des plages de sable fin tout autour du port croisière et ses nombreuses animations.

Passerelle entre la mer et le continent, la jetée de Stearns Wharf abrite de nombreux restaurants de fruits de mer ainsi qu'un aquarium. Non loin de là, l'archipel des Channel Islands et la région viticole sont très appréciés des visiteurs en quête d'aventure ; tandis que le quartier historique des théâtres autour de State Street est l'endroit idéal pour se détendre en assistant à un spectacle de qualité.

Parmi les autres sites historiques figure la mission Santa Barbara (fondée le 4 décembre 1786 par le père Fermín Francisco de Lasuén, quatre ans après la fondation de la forteresse qui fut à l'origine de la ville), connue comme la « reine des missions » pour sa grande beauté ; ainsi que le célèbre palais de justice du comté. Ces bâtiments pittoresques permettent d'imaginer à quoi ressemblait la ville dans les siècles passés et reflètent, à l'évidence, son legs hispanique.

Les touristes comme les habitants du site apprécient la qualité de la gastronomie de Santa Barbara, qui privilégie les produits locaux et la cuisine de la ferme à l'assiette ; tandis que les amateurs de shopping se ruent sur les boutiques à la mode de State Street.

Pour une ambiance plus contemporaine, une visite de la « Funk Zone » s'impose. Dans ce quartier, les maisons blanchies à la chaux et aux toits de tuiles rouges se font de plus en plus rares, laissant la place à des bâtiments plus contemporains qui firent autrefois partie du quartier industriel et commercial de Santa Barbara.

Aujourd'hui, les anciennes usines ont été converties en salles de dégustation de vins, en galeries d'art, en microbrasseries et bien d'autres boutiques locales. Autant d'activités enthousiasmantes qui nous sont proposées à deux pas de la plage et du centre-ville.

Santa Barbara est une ville lumineuse, dont l'énergie positive incite à apprécier les bonnes choses de la vie et à être heureux, tout simplement.

Nous sommes à deux petits kilomètres de chez moi, une maison sur la S. Ontare Rd située à deux pas du Santa Barbara Golf Club.

C'est un endroit où nous avons une vue magnifique sur toute la vallée et les plus belles plages de la côte californienne.

Un paradis où les îles anglo-normandes protègent de l'écrasement des vagues le littoral, notamment celui de la plage de Leadbetter.

Nous évitâmes de parler de l'enlèvement de leur fille Lana durant tout le trajet, nous contentant de faire connaître nos parcours scolaires et universitaires jusqu'à nos activités ou professions actuelles. C'est ainsi que j'appris que Roy était directeur adjoint au centre pharmacologique à la *Stanford University* de San Francisco. Il avait été chargé de diriger la recherche des nouvelles molécules antivirales, notamment contre le COVID-19 et d'autres virus ; tandis que Julia exerçait sa profession de chirurgien-dentiste à San Francisco dans l'un des nombreux cabinets du Spruce Dental (une douzaine rien qu'aux États-Unis).

J'allais leur demander quelques précisions quand, soudain, je m'aperçus que nous étions déjà dans l'allée qui mène aux deux pavillons de notre propriété et plus exactement sur l'entrée de la maison principale.

Gladys nous attendait, sous le porche, un parapluie à la main, car il pleuvait aussi des cordes à Santa Barbara ; bien que l'endroit nous fasse habituellement remarquer que nous avons, en moyenne annuelle, 24 jours de pluie et une température extérieure comprise entre 7 et 25 ° Celsius.

– « Marc m'a téléphoné pour me dire qu'il sera en retard. Un client...

– Je sais, maman Gladys ! C'est toujours la même histoire. Il a été retenu par un autre client ou un ami : l'un de ceux qui ne prennent pas de rendez-vous ou qui passent pour lui offrir un verre au bar d'en face.

– Quand est-ce que tu vas cesser de m'appeler maman, ma chérie ? Il suffit à Marc de le faire. Quant à la petite, j'accepte volontiers qu'elle me nomme "granny Gladys", mais c'est parce que vous m'avez demandé d'accepter d'être considérée comme sa troisième grand-mère !

– D'accord, maman ! Mais laisse-moi te présenter nos invités. Voici Julia et Roy de San Francisco qui, comme je te l'ai dit cet après-midi, vont passer deux ou trois jours chez nous.

– Je nous ai préparé un thé vert, les chéris ! nous dit-elle depuis la cuisine, une fois rentrée, et après que nous eûmes déposé la valise dans l'entrée et distribué quelques caresses à Droopy, le chien de la maison, qui nous les rendit au centuple.

– Excellent ! » répondis-je ; tout en montrant l'entrée du salon à mes voyageurs, où ils s'affalèrent sur le canapé six places comme des pantins désarticulés en poussant un cri de soulagement en rapport avec la longue journée qu'ils venaient de traverser — ils étaient partis de San Francisco assez tôt, par le vol de 5 h 45, pour un retour normalement prévu à 19 h 32 et dans la même journée.

C'est l'instant où j'entends la voiture de Marc se garer dans la cour et vois surtout Droopy se dresser sur ses pattes et remuer sa queue, bien avant que je l'eusse entendue.

Gladys vient nous trouver avec un plateau chargé de tasses de thé et d'une assiette remplie de bretzels moelleux, au sucre et à la cannelle, qu'elle avait tout spécialement préparés avant notre arrivée ; l'un de mes principaux péchés mignons.

– « Ouah ! C'est gentil, maman ! » lui dit Marc en l'embrassant deux fois... sur la joue droite et la joue gauche.

Rebelote. Il eut droit au sempiternel et même chapitre que moi...

– « Arrête de m'appeler ainsi ! lui répondit Gladys en s'asseyant dans le fauteuil d'en face.

– Que veux-tu que j'y fasse ? Cela fait plus de vingt ans que tu me donnes du "mon petit gars", lorsque tu étais ma secrétaire à New York ».

Après une dernière présentation, où Marc serra la main de Roy et fit la bise à sa femme, tout le monde se mit à boire le thé et à manger les pâtisseries de Gladys. J'en rajoutais une couche :

– « Pour revenir sur ce que je t'ai dit tout à l'heure, Gladys, ce n'est pas pour cela que je te considère comme ma belle-maman ! intervins-je, après avoir avalé la moitié d'un bretzel et bu quelques gouttes du liquide brûlant et fumant de ma tasse de thé.

– Ah ! Tu vois ! Ta femme est de mon avis, répondit Gladys. Mais j'accepte que tu continues de m'appeler ainsi, seulement quand nous sommes entre nous..., mon petit !

– Bien ! Merci maman ! souffla prestement Marc après s'être brûlé la langue avec le thé chaud.

– C'est très intéressant ce concept familial ! nous dit Roy, qui prenait notre conversation comme un show à la limite du gag.

– N'est-ce pas ! » lui dis-je, levant ma tasse en lui souhaitant la bienvenue dans notre maison et notre petite famille.

Après avoir accompagné Julia et Roy au premier étage de la maison, jusqu'à la porte de l'une des trois chambres réservées aux invités pour qu'ils y déposent leur bagage et fassent un brin de toilette, je descendais donner un coup de main à la cuisine. Mais Gladys avait déjà dressé les couverts et allumé la cheminée du séjour. Son foyer contemporain de deux mètres, au gaz, d'une puissance de 9 KW, créait une chaleur à la température et à la consommation maîtrisées grâce à la télécommande, avec une ambiance agréable jusqu'au salon attendant, largement suffisante pour un volume de 180 m³.

Il devait être aux environs de 20 h 30 et le petit encas de tout à l'heure m'avait ouvert l'appétit. Je priaïis tout le monde à s'asseoir autour de la grande table de la salle à manger...

Mamie Gladys nous avait préparé une tourte au poulet fumé en plat de résistance (le plat favori de Droopy quand il y a des restes).

Plat qui suivit une salade Caesar², en entrée, pour rester dans le même esprit de gourmandise.

Marc avait sorti de notre armoire à vins de la cuisine un Morgan, « Côte de Crow's 2008 », de Monterey (Californie). Un très bon choix avec son assemblage de 55 % de syrah et 45 % de grenache, qui offre des notes de poivre noir en finale et où les saveurs dominantes ressemblent à des cerises noires et à des prunes juteuses.

Roy et surtout Julia en apprécièrent le goût, puisqu'une deuxième bouteille et la moitié d'une troisième furent nécessaires pour étayer leur soif et... celle des autres adultes.

Et puis au cours du repas, vint l'instant où nos invités commencèrent à poser les questions rituelles ; celles qui consistent à connaître un peu mieux leurs hôtes...

– « Dites-moi Helena ! Dans la voiture, vous nous avez dit avoir exercé comme procureur de la République en France, mais comment êtes-vous devenue détective privé dans notre pays ? » me demanda Roy après avoir vidé son second ou troisième verre de vin rouge.

Voici ma longue réponse :

« Comme je vous en ai vaguement parlé à l'agence, j'ai quitté définitivement la France. Enfin, je le pense !

J'ai également vendu mon appartement du 89 de l'avenue Henri Martin, démissionné de mon poste de procureur de la République auprès du TGI de Nanterre pour... ouvrir une agence d'enquêtes privées sur Rodéo Drive. Vous avez peut-être constaté qu'elle est située non loin de l'hôtel Beverly Wilshire, là où a été tourné le film "Pretty Woman" (sorti en 1990), mais aussi proche des bureaux de mon mari situés également à Beverly Hills [2].

² Cette salade a été créée et baptisée de son prénom par Cesare Cardini (dit Caesar Cardini), un restaurateur originaire de la région du lac Majeur en Italie. Il émigre vers 1918 aux États-Unis pour créer un restaurant à San Diego en Californie, avant d'établir des hôtels-restaurants Caesar's à Tijuana et à Ensenada à la frontière entre les États-Unis et le Mexique pendant l'interdiction de la vente d'alcool aux États-Unis lors de la prohibition (1920-1933), puis il retourne s'installer à Los Angeles vers 1935.

[2]. Tout près de Los Angeles, Beverly Hills est souvent considérée comme un quartier de la ville, alors que c'est une commune, à elle toute seule, parmi les 88 qui forment le comté de Los Angeles.

Beverly Hills est surnommée "90210", à cause de la série du même nom, datant de la décennie des années 1990, sur un groupe d'adolescents très connus aux États-Unis.

Né dans un petit village établi sur un terrain de champs de culture, il ne reste plus rien des anciennes racines de Beverly Hills. Là où il y avait de petits ranchs et des maisons de campagne, un groupe d'entrepreneurs a commencé la construction de luxueuses villas et l'urbanisation s'est convertie rapidement en une zone très à la mode.

Beverly Hills a alors commencé à attirer une grande partie de l'élite de Los Angeles, devenant une des zones les plus luxueuses de Californie.

En 1927, un édifice a été construit, qui s'est converti en un emblème : l'Hôtel Beverly Hills.

Cependant, il y a eu, en dehors du caractère sentimental voué à mon ami Marc, un déclic mémoriel qui me fit prendre la décision de partir vivre aux États-Unis et spécialement à Santa Barbara. Ce déclencheur est lié à une célèbre série télévisée du même nom, riche de 2137 épisodes de 45 min, créée par Bridget et Jérôme Dobson.

Cette série a été diffusée en France entre 1985 et 1994, sur TF1, et elle imprégna ma mémoire de jeune fille, puis d'étudiante, puisqu'elle côtoya cette partie de ma vie au-delà de mon master en droit pénal. D'autant plus que j'étais accrochée par l'image du beau gosse, A. Martinez, qui jouait le rôle d'un certain Cruz Castillo.

C'est grâce à un ami, familial de mon chéri, propriétaire d'une agence d'investigations et proche de la retraite, que j'ai pu m'inscrire à un centre de formation et obtenir un premier sésame avant de prendre la succession et devenir la patronne.

Toutefois, avant cela, il a fallu en passer par une demande de *Green Card*, que j'obtins rapidement après le mariage.

Aujourd'hui, j'ai eu ma binationalité puisque ce mariage m'a permis de l'obtenir après seulement trois années (Marc ayant depuis longtemps la binationalité franco-américaine).

C'est le *Bureau of Security and Investigative Services* (BSIS) de la Californie qui délivre les licences aux détectives privés dans l'État.

Cette licence d'enquêteur privé en Californie est nécessaire, soit pour travailler indépendamment, soit pour gérer un cabinet d'agents privés.

Après une formation aux armes à feu, il est possible de demander une licence qui inclut un permis de port d'arme.

Toutefois, il m'a fallu patienter deux ans avant d'avoir le droit d'exercer ce métier, car ne devient pas détective ou enquêteur privé quiconque, puisqu'il faut :

1. Acquérir de l'expérience et des études spécifiques.

Un total de 4000 heures de travail d'enquête rémunéré sur une période de deux ans avec un baccalauréat en droit ou en sciences policières.

Les demandeurs d'une licence d'*IP* (investigateur privé) avec permis d'arme à feu doivent également réussir un cours de huit heures sur le "pouvoir d'arrêter" et un cours de 14 heures sur le port et l'utilisation d'armes à feu (huit heures en classe et six heures sur le champ de tir).

D'autres cours, pour l'usage de matraques et de gaz lacrymogènes, peuvent se suivre auprès d'organismes approuvés par le bureau californien de la sécurité et des services d'enquête.

2. Se faire prendre ses empreintes digitales.

Il est nécessaire de remplir une demande d'empreintes digitales par Live Scan. Il y a aussi un formulaire de demande d'empreintes digitales Live Scan distinctes pour les personnes qui demandent également un permis de port d'armes. En Californie, il est obligatoire de faire cette démarche dans l'un des centres agréés.

La seule ville de Los Angeles compte environ 70 centres et il y en a plus de 35 dans les limites de la ville de San Diego.

Les frais standard sont de 51 \$ pour un enquêteur privé et de 89 \$ pour un enquêteur privé avec permis de port d'armes. Certains centres ajoutent une petite taxe locale. Le BSIS utilise les empreintes digitales pour effectuer une vérification des antécédents criminels. Les demandeurs doivent conserver le reçu pour l'inclure dans le dossier de demande.

3. Obtenir, compléter et soumettre un dossier de candidature.

Les demandes de licence de détective privé ne sont acceptées que pour les citoyens américains ou les résidents légaux âgés de plus de 18 ans.

Avec le dossier de demande, vous devez impérativement inclure les documents suivants sous peine de nullité :

- Un formulaire de demande ;
- Un formulaire d'identification personnelle ;
- Un certificat à l'appui de l'expérience ;
- Une autorisation du nom commercial (le cas échéant) ;
- Deux photos de type passeport ;
- Une demande de qualification jointe à celle du permis de port d'armes à feu (le cas échéant) ;

- Un reçu de lecture optique ;
- Un chèque ou mandat de 50 \$ (130 \$ en cas de demande de permis d'armes à feu).

L'ensemble du dossier doit être envoyé par courrier à BSIS, P.O. Box 989002, West Sacramento, CA 95798-9002.

4. Passer et réussir l'examen d'État écrit organisé par California PSI.

Les personnes dont la demande est approuvée reçoivent un courrier du *Psychological Services Industries* contenant le manuel du candidat, du matériel d'étude et un numéro à appeler pour programmer la date de l'examen, qui se passe dans l'un des 10 sites de Californie. L'examen à choix multiples de deux heures couvre des sujets tels que la terminologie, les lois et les réglementations, la responsabilité civile et criminelle, le traitement des preuves, la surveillance, etc.

Les candidats seront informés s'ils réussissent l'examen et à quel moment ils doivent s'acquitter des frais de 175 \$ pour recevoir la licence.

5. Commencer à travailler comme détective privé agréé en Californie.

Les détectives privés en Californie remplissent de nombreuses fonctions importantes, notamment :

- Des enquêtes sur les crimes ;
- Des enquêtes sur les personnes (leur profession, leur caractère, leur état civil, etc.) ;
- La recherche des causes d'accidents, d'incendies, de blessures ou de pertes d'autonomie ;
- Retrouver des biens perdus ou volés ;
- Sécuriser les preuves pour les utiliser au tribunal.

Les enquêteurs privés en Californie peuvent protéger les individus si cela est pertinent pour l'enquête, mais ils ne peuvent pas protéger les biens. Les détectives privés qui portent une arme à feu doivent avoir une assurance responsabilité civile d'au moins 1 million de dollars (500 000 dollars pour un préjudice dû à des blessures ou à un décès et 500 000 dollars pour un préjudice dû à la destruction de biens).

Quant aux salaires...

Selon les statistiques 2019 du BLS (*Bureau of Labor Statistics*), le salaire annuel moyen des détectives privés en Californie était de 64 110 \$. La meilleure rémunération dans cet État vient à ceux qui ont un CV impressionnant et quelques années d'expérience à leur ceinture. En fait, les 10 % les mieux payés ici gagnent un salaire moyen de 106 300 \$.

Pour obtenir une licence auprès du BSIS, vous devrez fournir la preuve d'au moins trois ans d'expérience en tant qu'enquêteur. La bonne nouvelle, c'est que si vous avez obtenu un diplôme postsecondaire dans